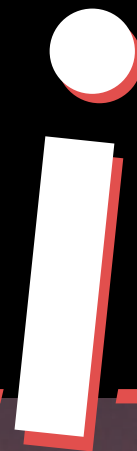


n° 43

Les

POINTS

SUR LES



LE JOURNAL DE L'ISIC - JANVIER 2020

RÉSILIENCE LA PATIENCE DE REBONDIR



ACTUALITÉS

DÉSŒBÉISSANCE CIVILE
ISIC AU CONGO

TECHNOLOGIE

DEEPPAKES : LA FACE CACHÉE
IMPRESSION DE CELLULES 3D, TRANSHUMANISME ?

SOMMAIRE

	ACTUALITÉS 3
	ISIC au Congo Désobéissance civile sur tous les fronts L'alternance sur les rails à l'ISIC Nouvelle expérience pédagogique à l'ISIC
	INITIATIVES 4
	Le sport à l'ISIC s'agrandit ! Pop-up : média prometteur de l'ISIC
	DOSSIER 5
	Résilience : la patience de rebondir Communication de crise : anticipation, transparence, résilience Égalité femmes/hommes : Bordeaux Métropole s'engage Sensibiliser et accompagner la population Nouvelle initiative pour lutter contre les préjugés Reconquête de friches industrielles réhabilitées en zones d'habitations La résilience, entre éthique et injonction
	TECHNOLOGIE 11
	Impression de cellules 3D, transhumanisme ou pas ? Deepfakes : la face cachée
	MÉTIERS 12
	Julien Dumercq Dolorès Mage Maeva Akpweh
	RECHERCHE 14
	Art et communication, des liens naturels Vulgarisez, c'est gagné !
	INTERNATIONAL 15
	Double licence, double diplôme ! Quand étudier rime avec voyager

ÉDITO

Résilience. Mot complexe et chargé de sens, le terme a aujourd'hui le vent en poupe ! Utilisé à outrance en politique, il revient souvent à la charge dans les stratégies de communication des organisations. Dans un contexte de gestion de crise, faire preuve de « résistance » est devenu le parcours obligé pour surmonter les éventuels obstacles économiques, environnementaux et politiques.

Dans un effort de vulgarisation, nous avons décidé de nous pencher sur les diverses facettes englobant la thématique de la résilience afin de faciliter sa compréhension. Organiser le progrès en répondant à un problème, surmonter des obstacles longtemps infranchissables, la résilience appelle au collectif, à la concertation et à la prise de mesures nécessitant efforts et actions.

Elle s'intègre aux questions d'ordres politiques et sociales : l'importance de l'égalité des genres, la transparence dans les collectivités locales, la valorisation des territoires, la solidarité citoyenne mais aussi l'innovation et la recherche. L'univers de la technologie en fait également son terrain de jeu et crée de nouveaux dispositifs afin d'aider la médecine à progresser. Véritable caractéristique dont nul ne peut se passer, la résilience représente la voie à suivre.

La communication se pare elle aussi des atouts de la résilience. Elle devient plus engagée, plus responsable et offre une meilleure issue aux stratégies de communication décidées par la nouvelle génération de communicants. En interne comme en externe, il faut plus que jamais prévenir les risques éventuels et à venir.

Anticiper reste bien sûr le maître-mot. Soyons donc réalistes et originaux tout en proposant les meilleures stratégies de résistance. Ni traditionnelle, ni moderniste et surtout pas post-moderne, la résilience est sûrement l'affaire de ce siècle qui a déjà 20 ans. S'il en va de la survie de l'espèce sur la planète, espérons que le message passera, sans filtre ni réinterprétation démagogique. Résilience, résistance, pleine conscience !

NAOMIE DESFONTAINES



LES POINTS SUR LES I - JANVIER 2020 - N°43

Journal de l'Institut des Sciences de l'Information et de la Communication (ISIC)
UFR Sciences des Territoires et de la Communication (STC)
Université Bordeaux Montaigne
Domaine Universitaire
33607 PESSAC Cedex
Tél : 05 57 12 47 07 / fax : 05 57 12 45 28

Directeur de la publication et rédacteur en chef : Étienne DAMOME
Numéro réalisé avec l'aide de Didier BEAUJARDIN et de Jacques PALUT
Conception graphique : Promotion 2015 du M2 Stratégies et Produits de Communication (ISIC)
Imprimé au PPI Université Bordeaux Montaigne
Numéro ISSN : 09805664

Rédactrice en chef : Naomie DESFONTAINES
Secrétaires de rédaction : Milan GUILLOU et Ludivine VEILLON
Responsables photo : Agathe GRÉLETY et Vanessa MUNOZ
Responsables maquette : Stéphane POINSIGNON et Julie VAURS
Responsable diffusion : Claire DORLAND

Rédaction par les étudiants de Master 2 Stratégie et Politique de Communication Promotion 2020 :
Maritxu BONNET, Alisha BROWN, Cyndie CAZEAX-CORP, Manon CHARRIER, Jeanne DELPY, Naomie DESFONTAINES, Akoua-Bienvenue DJAGNY, Claire DORLAND, Agathe GRÉLETY, Milan GUILLOU, Pauline LASMÈNES, Solenn LHOTELLIER, Vanessa MUNOZ, Stéphane POINSIGNON, Camille SURRIBAS, Julie VAURS, Ludivine VEILLON, Virginie VIZET
Photo de couverture : Agathe GRÉLETY



ISIC AU CONGO



©L. Lagorce

L'ISIC a ouvert, à la rentrée 2019-2020, une nouvelle licence délocalisée Information-Communication à Brazzaville, au Congo. C'est à l'Université Marien Ngouabi que cette initiative voit le jour, marquant le début d'une longue collaboration entre les deux institutions universitaires.

L'idée de départ est claire : permettre aux étudiants hors Union européenne de pouvoir bénéficier de la formation en information-communication de l'ISIC. Pari tenu, puisque le lancement de cette licence délocalisée à l'Université Marien Ngouabi vient compléter une série de trois dont la première date de 2012.

Au total, 30 étudiants sont inscrits cette année. Le processus d'admission est administratif et pédagogique, ce qui implique que les « Marien-ngouabiens » doivent impérativement valider leur première année de licence avant de candidater. Ils s'offrent cette opportunité, pour qu'une fois le diplôme en poche, ils puissent postuler facilement aux masters français, au même titre que tout autre diplômé de l'Hexagone.

L'ouverture d'une nouvelle licence est en cours de préparation en Côte d'Ivoire pour la rentrée 2020. D'autres licences seront envisagées à l'avenir. Pour l'heure, la mise en place d'une mobilité étudiante et le projet de lancement des masters délocalisés en prolongement des licences sont prioritaires.

Cette collaboration avec l'Université Marien Ngouabi, à laquelle s'ajoutent celles des Universités de Galatasaray en 2012 et de Lomé en 2014, confirme la volonté d'ouverture de l'ISIC sur le reste du monde.

AKOUA DJAGNY

DÉSŒBÉISSANCE CIVILE SUR TOUS LES FRONTS



©J. Vovant

Désobéissance civile, rébellion, résistance, l'Université Bordeaux-Montaigne hausse le ton. Avec ces thématiques d'actualité, l'ISIC est montée sur les barricades de la réflexion et de l'échange en décembre 2019. L'axe Média du laboratoire Mica comme Sphère CPP ont présenté deux événements suivis.

Les étudiants du master CPP, lors de la 11^{ème} édition de leur conférence annuelle participative à la Halle des Douves de Bordeaux, ont animé un débat sur le thème de la désobéissance civile et proposé une expo photo sur le mouvement des gilets jaunes. Désobéir, est-ce une forme de communication politique ou un simple effet de mode médiatique ? Chercheurs et étudiants n'ont pas fini de se poser la question.

ALISHA BROWN

L'ALTERNANCE SUR LES RAILS À L'ISIC



©Asso Génie

A la rentrée 2019-2020, le master 2 Communication et Générations est passé en alternance. Cinq étudiantes, de la promotion en cours ont décroché un poste en entreprise. Devant un tel succès, Myriam Bahuaud, responsable du master confirme le maintien du master en alternance pour les années à venir.

« L'alternance permet aux étudiants d'acquiescer de l'expérience et de lutter contre la précarité étudiante » affirme-t-elle. La nécessité de promouvoir la qualité des formations universitaires motive aussi ce choix.

Depuis cette année 2019-2020 également, le master Dispositif Numérique Éducatif (DNE), permet à ses étudiants d'avoir accès à une formation en alternance.

AKOUA DJAGNY

NOUVELLE EXPÉRIENCE PÉDAGOGIQUE À L'ISIC



©S. Rouissi

Les étudiants du Master DNE développent de nouveaux outils pour permettre aux enseignants de donner du relief à leurs interventions. Testée en novembre 2019 avec la licence Info-Com, l'idée est de redynamiser les cours et de capter l'attention des étudiants dans les grands amphis.

Cette combinaison entre traditionnel et numérique aide les professeurs à faire évoluer leurs pratiques pédagogiques et à raccourcir le circuit entre l'information donnée en cours et la mise en application par les étudiants.

Un sondage a été réalisé pour connaître leurs ressentis. Les résultats ne tarderont pas à être soumis mais jusqu'ici, l'initiative reste un succès.

ALISHA BROWN



LE SPORT À L'ISIC S'AGRANDIT !

Récemment, le BDE (Bureau Des Étudiants) ISIC Rider a accueilli deux nouvelles équipes de sport aux côtés du staff de football « Isic foot ». Rencontre avec Marianne Calero, capitaine de l'équipe féminine de volley, et responsable de communication d'ISIC Rider, ainsi que Jean-Baptiste Pierron, capitaine de l'équipe masculine de basket et responsable du pôle sport d'ISIC Rider.

Les Points Sur Les I : D'où est venue l'idée de créer de nouvelles équipes de sport à l'ISIC ?

Jean-Baptiste Pierron : On avait surtout envie de créer une équipe féminine de sport car on avait seulement l'équipe de football masculine qui était inscrite aux tournois universitaires. À la rentrée 2018, on a donc lancé l'équipe féminine de volley, et cette année l'équipe masculine de basket. Vu l'engouement présent, on s'est aussitôt inscrit au championnat universitaire. Marianne Calero : Cette année, on n'a malheureusement pas pu inscrire l'équipe de volley aux tournois universitaires car notre salle d'entraînement était en travaux jusqu'en novembre. Il n'empêche qu'on s'entraîne beaucoup et qu'il y a une très bonne ambiance au sein de l'équipe.

LPI : Concrètement quels critères doit-on remplir pour intégrer une de vos équipes ? Doit-on être adhérent au BDE ?

J-B.P. : Non, on ne demande pas aux sportifs d'être adhérents au BDE pour faire partie des équipes ! On ne vise pas non plus que des étudiants des licences de l'ISIC, c'est ouvert à tous les étudiants de l'Université.

LPI : Si une personne est intéressée pour rejoindre l'équipe, peut-elle le faire tout au long de l'année ?

J-B.P. : Oui, il est possible d'intégrer nos

équipes de sport à tout moment de l'année. Il n'y a aucune condition si un étudiant veut juste venir s'entraîner pour le plaisir. Il suffit de venir nous voir au BDE, en F104, ou nous contacter sur nos réseaux sociaux.

LPI : Faut-il avoir un certain niveau pour intégrer vos équipes ?

J-B.P. : Absolument pas. Nos équipes sont accessibles à tous les niveaux. Certains pratiquent le sport depuis longtemps, d'autres sont novices. Cela permet à chacun de s'entraîner et de se tirer vers le haut, ce qui fait la force des équipes.

LPI : Combien de fois vous entraînez-vous par semaine ?

M.C. : Pour le volley, on s'entraîne 2h par semaine : le mercredi soir de 18h à 20h.

J-B.P. : Pour le basket, on s'entraîne avec l'UBM le lundi soir, de 16h30 à 18h, et entre Isiciens, le mardi de 12h à 14h.

LPI : Enfin, est-ce que vous communiquez l'actualité de vos équipes de sport ?

M.C. : Tout à fait ! En tant que responsable de la communication à l'ISIC Rider, on relaye les matchs et les résultats des équipes sur



Marianne Calero et Jean-Baptiste Pierron

© J. Delpy

nos réseaux sociaux. On a aussi un pôle photo qui photographie les matchs, réalise des récap' photos et des teasers pour nos réseaux. J-B.P. : Notre communication marche plutôt bien. On cible particulièrement les isiciens. Notre but n'est pas non plus de nous faire connaître dans tout Bordeaux !

Suivez l'actualité foot, basket et volley de l'ISIC, sur nos réseaux sociaux

Facebook : @isicrider
Instagram : @isic_rider

JEANNE DELPY

POP-UP : MÉDIA PROMETTEUR DE L'ISIC

Créé en octobre 2017, Pop-up est à l'origine un site internet présentant l'actualité locale, nationale et internationale sous forme d'articles rédigés par des étudiants de l'Université Bordeaux Montaigne, sur différents thèmes : sport, cinéma, politique ou encore mode et histoire.

Concrètement, Pop-Up c'est une trentaine de rédacteurs, deux community managers et quatre membres du bureau. Eh oui ! Depuis septembre 2018 Pop-Up est devenu une association. C'est un vrai esprit de cohésion et de partage qui règne autour de ce média.

À destination des étudiants mais pas que, Pop-Up souhaite étendre sa notoriété au plus grand nombre : entreprises, professionnels et autres lecteurs en soif d'apprentissage voulant suivre l'actualité journalière. « On n'est jamais assez connu ! » explique Maxime Gireaudeau, le co-fondateur de l'association. « Dans la mesure où on est sérieux et qu'on publie tous les jours de l'année universitaire (de septembre à mai), on mérite de se faire connaître hors des murs de la faculté », ajoute-t-il.

et sous forme de mots, l'actualité de la semaine. Il développe sa communication digitale, sur Facebook, Twitter et Instagram. Sur ces réseaux, ils relaient la parution de leurs articles d'actualité et partagent également l'actualité du bureau et de ses rédacteurs.

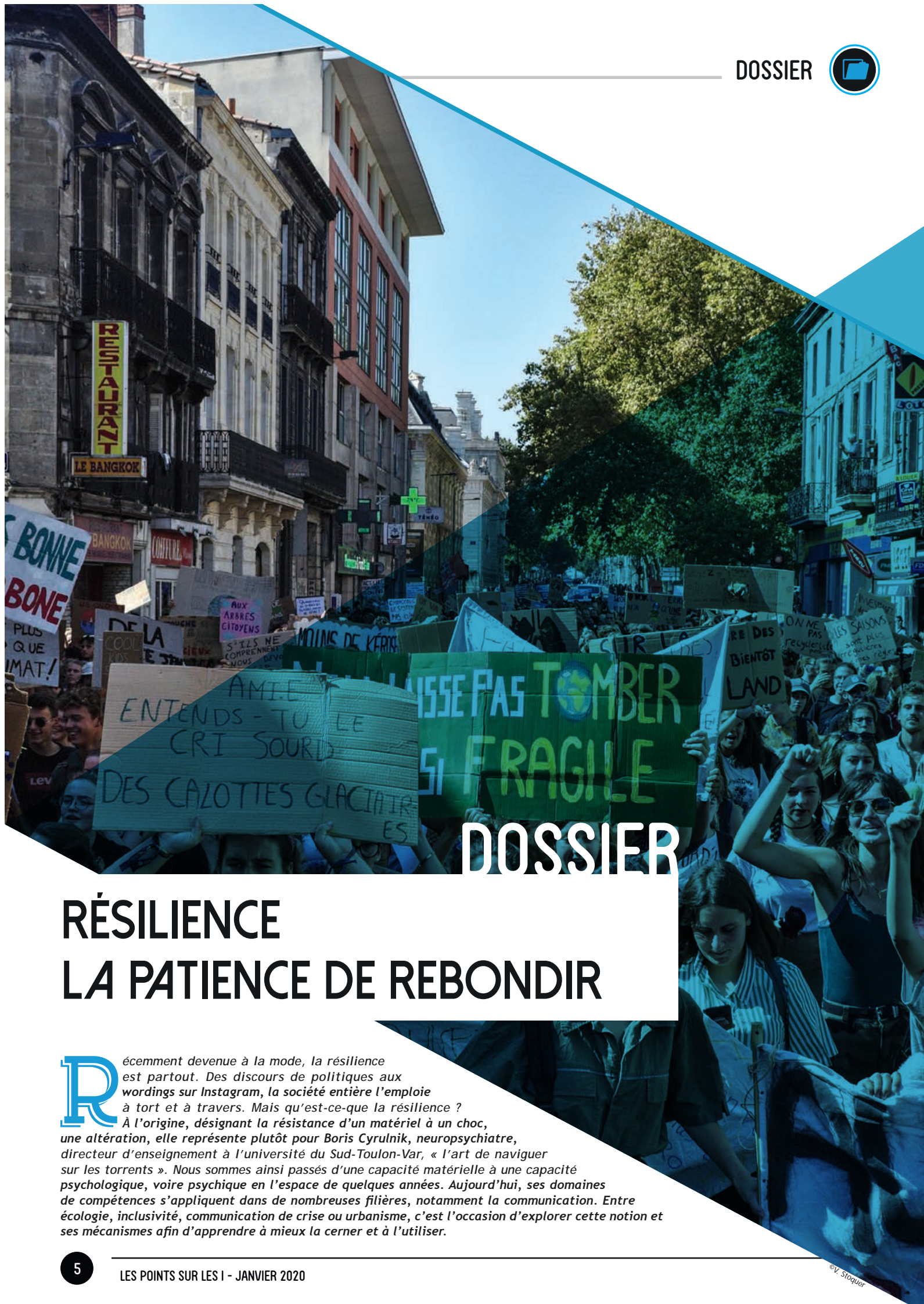
À l'orée du printemps 2020, Pop-Up souhaite organiser une soirée « Quizz » sur le thème de l'actualité qui sera ouvert à tous. Le bureau est donc à la recherche de partenaires et d'un lieu. N'hésitez pas à encourager cette jeune équipe pour aider à faire connaître et évoluer le projet Pop-Up !

Site web : www.infopopup.fr
Instagram : @info_popup
Facebook : @infopopup

PAULINE LASMENES



L'équipe Pop-Up



DOSSIER

RÉSILIENCE LA PATIENCE DE REBONDIR

Récemment devenue à la mode, la résilience est partout. Des discours de politiques aux wordings sur Instagram, la société entière l'emploie à tort et à travers. Mais qu'est-ce que la résilience ? À l'origine, désignant la résistance d'un matériel à un choc, une altération, elle représente plutôt pour Boris Cyrulnik, neuropsychiatre, directeur d'enseignement à l'université du Sud-Toulon-Var, « l'art de naviguer sur les torrents ». Nous sommes ainsi passés d'une capacité matérielle à une capacité psychologique, voire psychique en l'espace de quelques années. Aujourd'hui, ses domaines de compétences s'appliquent dans de nombreuses filières, notamment la communication. Entre écologie, inclusivité, communication de crise ou urbanisme, c'est l'occasion d'explorer cette notion et ses mécanismes afin d'apprendre à mieux la cerner et à l'utiliser.



COMMUNICATION DE CRISE

ANTICIPATION, TRANSPARENCE, RÉSILIENCE

Explorer l'ensemble des dimensions recouvertes par la résilience signifiait forcément une approche concrète de son implication dans le métier de communicant. Christophe Bultel, Directeur Conseil de l'agence Epiceum l'Anti Com' à Nantes et spécialiste dans le domaine de la communication de crise, nous a éclairé sur le sujet au cours d'une rencontre riche en informations.

Les Points Sur Les 1 : *Que représente la communication de crise dans notre société actuelle ?*

Christophe Bultel : La communication de crise est un des axes majeurs de développement de l'agence à un moment dans notre société où les consommateurs deviennent de plus en plus méfiants des messages communicationnels qui leur sont adressés. Nous sommes aujourd'hui dans une période de transition qui laisse place au scepticisme, avec une certaine angoisse nourrissant la défiance des consommateurs. De plus, les acteurs de la communication ont pendant longtemps négligé cette peur débouchant sur une situation où il est devenu très compliqué [...] de faire agir les citoyens et consommateurs et de supprimer cette barrière de défiance vis-à-vis des messages publicitaires et communicationnels, même sur des messages d'intérêt général. C'est là qu'intervient la communication de crise.

Tout le travail de la communication de crise repose sur le principe de restaurer une certaine confiance et sur certaines valeurs essentielles.

LPI : *Quels sont pour vous les grands principes de la communication de crise ?*

C.B. : Un des mots-clés de la communication de crise est l'anticipation. Il ne faut pas attendre le jour où le problème se déclenche pour se faire comprendre, car il est trop tard à ce moment-là. Il faut également faire preuve de transparence et donner tous les éléments de compréhension pour apprécier le phénomène ou problème et ce qui est mis en œuvre pour le réduire afin d'avoir le moins de conséquences.

La pédagogie est donc à joindre à la transparence et à l'anticipation, et demande un effort constant

afin d'expliquer la réalité du phénomène. Il faut montrer que l'on est conscient de l'origine du problème, de la raison de sa présence actuelle ainsi qu'expliquer l'ensemble des mesures prises par les parties prenantes.

Pour illustrer : l'agence est mobilisée depuis un an environ sur le problème des algues vertes en Bretagne pour accompagner la collectivité dans le cadre d'une communication préventive. Dans ce cas, le fait de montrer que les actions menées ont des résultats sur le long terme devient compliqué car la crise est générée dans un contexte précis. L'impact visuel de ces algues dans les baies ne compte pas autant que les dommages humains connus ces dernières années.

“ **La pédagogie est donc à joindre à l'anticipation, et demande un effort constant afin d'expliquer la réalité du phénomène.** ”

Les causes de certaines morts ont été prouvées mais d'autres cas ont manqué de réactivité pour les autopsies et c'est à ce moment que les acteurs se font de plus en plus pressants et attendent une chose unique : prouver la cause de ces problèmes.

L'absence de cause pousse les citoyens à associer ces drames aux algues vertes directement. On constate que dès qu'un facteur humain est en jeu, cela multiplie par dix l'ampleur de la crise et cette dernière devient très compliquée à gérer. En tant que communicant, nous pouvons mettre en place une véritable stratégie de communication mais il existe des limites à cette communication de crise, d'où l'importance de la résilience.

LPI : *Quelle est votre approche de la communication de crise ? Et comment l'articuler autour du concept de résilience ?*

C.B. : Il est dans un premier temps absolument essentiel de faire le bilan après une crise, débrider et ça doit nous amener à nous remettre en cause sur les processus

de communication mis en place. L'idée générale est de faire avec moins et mieux. Il y a une logique d'optimisation des ressources pour ne pas les épuiser trop vite.

La résilience consiste en la capacité à se remettre en cause et à remettre en place un système de dialogue avec les parties prenantes qui permettent d'aller à leur rencontre, faire son mea culpa, faire preuve de transparence et d'écoute, établir une relation plus équilibrée pour que, lors de la prochaine crise, les rapports soient plus confiants et que les choses se passent mieux. Il faut passer le cap de continuer à faire tout tout seul et travailler sur la capacité à rassembler toutes les parties prenantes pour construire une véritable communication de crise.

Tout ceci a, in fine, pour but d'être plus à même de gérer ou d'éviter la prochaine situation de crise ainsi que de contrôler sa réputation. Si certaines entreprises ont déjà trouvé la voie de cette résilience, l'accompagnement des communicants dans ces situations de crise reste essentiel, pour l'ensemble des parties prenantes.

“ **La résilience consiste en la capacité à se remettre en cause et à remettre en place un système de dialogue avec les parties prenantes...** ”

MARITXU BONNET



Christophe Bultel

©C. Bultel



ÉGALITÉ FEMMES / HOMMES : BORDEAUX MÉTROPOLE S'ENGAGE

L'année 2019 marque un tournant pour Bordeaux Métropole : après plusieurs années d'implication dans la lutte pour l'égalité femmes/hommes, la collectivité vient d'obtenir les labels Égalité et Diversité d'AFNOR (Association Française de NORMALISATION). Une reconnaissance qui pousse la collectivité à persévérer dans sa démarche de résilience, notamment par le biais de Sandrine Darriet, chargée de mission égalité.

Depuis 2014, Sandrine est chargée de présenter son rapport sur l'égalité, permettant ainsi de faire le point et de motiver de nouvelles actions. Le plan d'actions dévoilé au Conseil métropolitain en 2019 reposait sur quatre axes : développer la culture égalité femmes/hommes, tendre vers l'exemplarité de Bordeaux Métropole employeur, promouvoir l'égalité dans la mise en œuvre des politiques publiques métropolitaines et accompagner les communes volontaires dans leurs actions relatives à l'égalité femmes/hommes. Ces principes se traduisent à la fois en interne et en externe.

RELAIS INTERNE

Une personne « référente égalité » est désignée dans chaque Direction Générale pour préciser les actions menées. Des ressources sont également disponibles sur l'intranet dans un onglet spécialisé (flyers, rapports égalité, plan d'actions...), et des campagnes de communication sont organisées tout au long de l'année. On y retrouve par exemple la campagne « Stop sexisme » organisée à l'occasion du 8 mars, pour la Journée Internationale des Droits des Femmes, ou encore un large affichage de portraits d'agents travaillant dans des métiers traditionnellement sexués, intitulée « Mixité dans nos métiers ».

Ces démarches ont pour but de sensibiliser et d'informer les 7 000 agents métropolitains des inégalités persistantes.

Une attention particulière est donnée au genre dans la rédaction des articles du journal externe, et une rubrique « Égalité » a été créée sur le site de Bordeaux Métropole.

ÉGALITÉ EXTERNE

En complément, chaque année est organisée la « Quinzaine de l'Égalité, de la Citoyenneté et de la Diversité » au mois de novembre. De nombreux événements présentés couvrent la thématique du rapport femmes/hommes. Cette quinzaine rassemble 16 communes de la Métropole, soit 85 % de la population de l'agglomération.

Ces démarches, initiées en grande partie par Sandrine, sont aussi le fruit d'une réflexion mutualisée au sein du « Réseau Mix' Égalité » créé par Bordeaux Métropole, la Région Nouvelle Aquitaine et de la Direction régionale de la Jeunesse, des Sports et de la Cohésion sociale. Le réseau local Mix' Égalité regroupe des partenaires institutionnels œuvrant pour l'égalité femmes/hommes. Toutes les six semaines, les membres se retrouvent pour échanger des informations, créer des outils, harmoniser leurs actions et leur assurer une cohérence.

C'est au travers de toutes ces actions que Bordeaux Métropole prouve son engagement durable pour l'égalité femmes/hommes, et fait preuve de résilience face au constat des inégalités persistantes. Un travail récompensé par une récente labellisation largement méritée.

SOLENN LHOTELLIER

SENSIBILISER ET ACCOMPAGNER LA POPULATION

À travers sa nouvelle politique de résilience et sa stratégie de communication, le Département souhaite faire prendre conscience à la population girondine qu'il est essentiel de changer de comportements pour faire face aux changements environnementaux et sociétaux.

Avec les changements environnementaux et sociétaux, le Département de la Gironde a choisi d'agir et a mis en place une politique de résilience ambitieuse. En effet, ces changements sont déjà présents et il est nécessaire d'adopter de nouvelles habitudes pour y faire face.

RÉSILIENCE EN GIRONDE

Depuis 2018, le Conseil départemental de la Gironde travaille sur le sujet. Ce lundi 16 décembre 2019, la nouvelle stratégie de résilience a été adoptée, incluant les orientations qui seront prises ainsi que les actions qui seront menées. Si ces actions seront entreprises dès 2020, d'autres existent déjà et ont été réalisées par le Département depuis quelques années, comme c'est le cas pour la surveillance des nappes phréatiques ou l'aide aux foyers les plus précaires. De nombreux citoyens n'ont pas attendu l'institution départementale pour adopter une

position de résilience, mais la majorité de la population ne comprend pas ce terme et n'a jamais entendu parler de ce concept.

PRENDRE CONSCIENCE ET SUSCITER L'ACTION

Pour la Direction de la communication du Département, l'enjeu est d'abord de sensibiliser ces personnes afin qu'elles prennent conscience de la situation et qu'elles puissent faire face aux changements environnementaux et sociétaux. Une stratégie de communication a été créée en ce sens, ainsi que pour accompagner les projets résilients. Pour Frédéric Duprat, directeur de la communication : « L'idée n'est pas de culpabiliser les personnes mais de faire ensemble ».

Pendant les années 2018 et 2019, une première phase a été mise en marche en collaboration avec la population afin de commencer à sensibiliser mais également pour connaître leurs avis sur le sujet. Les enquêtes menées ont montré que le concept de résilience renvoyait

aux besoins vitaux : boire, manger et respirer. La communication du Département s'est alors axée sur ces préoccupations fortes et a ajouté les notions de « bouger » et « participer ».

Dans la prochaine campagne de communication, les visuels reprendront chacun de ces termes afin d'interpeller sur les préoccupations principales de la population. Cette campagne se fera sur les réseaux sociaux, en affichage et lors de divers événements. En effet, la Direction de la communication trouve très important d'aller directement à la rencontre des différents publics pour leur expliquer la nécessité d'une position de résilience. Par exemple, les vœux aux maires 2020 ont été placés sous le signe de la résilience.

STÉPHANE POINSIGNON



NOUVELLE INITIATIVE POUR LUTTER CONTRE LES PRÉJUGÉS

Malheureusement, le handicap est soumis à des préjugés toujours aussi forts. Le DuoDay intervient pour lever le voile sur le handicap et mettre fin aux préjugés. Depuis deux ans, l'IRSA (Institut Régional des Sourds et des Aveugles) s'investit dans cet événement et donne l'opportunité à ses usagers de découvrir le monde du travail.

Lancée en 2016 par l'Algeei (Association laïque de gestion d'établissements d'éducation et d'insertion), l'opération nationale DuoDay s'engage pour l'inclusion professionnelle des personnes en situation de handicap. Le temps d'une journée, des duos salariés/ouvriers handicapés sont formés au sein de diverses entreprises. Ils passent du temps ensemble, échangent et apprennent l'un de l'autre. En 2019, 12 900 duos ont été formés, soit 25 800 participants dans plus de 6 000 entreprises.

L'IRSA, ACTEUR DU DUODAY

Pour l'édition 2019, l'IRSA s'est encore investi au travers d'un de ses établissements : l'ESAT (Etablissement et Service d'Aide par le Travail) Les Eyquems.

Le 16 mai 2019, une vingtaine d'ouvriers handicapés de l'ESAT Les Eyquems ont ainsi

“ C'est un des rares moments où ils s'autorisent à rêver. ”

pénétré au cœur du monde du travail de divers organismes (musée, radio, salon de tatouage, etc.) ayant accepté d'ouvrir leurs portes et de faire une croix sur leurs préjugés. Pour l'IRSA, la participation à ce type d'événement est essentielle. Elle permet aux entreprises de découvrir le handicap et aux personnes handicapées de découvrir un milieu qui leur est bien souvent inconnu. C'est une journée d'échange riche en émotions et en apprentissages.

Si cette journée est un challenge pour les entreprises, il n'en est pas moins un pour les personnes handicapées.

LE DUODAY, UN DOUBLE CHALLENGE

Aurélie Bouyer, chargée d'insertion à l'ESAT Les Eyquems, nous explique : « Pour eux, ce n'est pas qu'une journée ! C'est un bouleversement dans leur rythme quotidien, de nouveaux trajets, un nouvel endroit et surtout une journée très fatigante et stressante qui demande énormément de concentration ».

Elle précise que la participation à cet événement est un vrai défi que les usagers de l'ESAT relèvent pour prouver aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont capables : « Beaucoup reviennent de cette journée fiers d'eux-mêmes et des rêves pleins la tête, c'est un des rares moments où ils s'autorisent à rêver ». Même si cette journée lui demande beaucoup de travail et d'investissement, elle nous confie qu'elle ne l'annulerait pour rien au monde. Et les retours lui donnent raison d'y croire. Cette année encore, les ouvriers et les organismes ayant participé furent très satisfaits et se sont dits prêts à réitérer l'expérience.

CAMILLE SURRIBAS

ZOOM SUR L'IRSA

Créée en 1870, l'IRSA est une association reconnue d'utilité publique spécialisée dans l'accompagnement des personnes en situation de handicap visuel et/ou auditif.



RECONQUÊTE DES FRICHES INDUSTRIELLES

Comment définir la résilience en matière d'immobilier ? La ville de Bordeaux riche de son patrimoine historique mais également immobilier est un exemple de résilience dans la transformation d'anciens lieux industriels en zones d'habitations.

La résilience est un terme applicable à de nombreux domaines. Nous découvrons ici la résilience urbaine. Comme avec sa définition initiale, la résilience urbaine désigne la capacité d'un système (ici une ville) à s'adapter à une altération de son environnement. Les altérations ou perturbations peuvent être de différents types : écologique, économique ou également démographique.

En 2030 la métropole bordelaise s'apprête à accueillir près d'un million de personnes sur son territoire, ce qui pose un réel problème quant au nombre de logements disponibles. Pour répondre à cette évolution démographique, la résilience urbaine a été le moteur de nombreux projets de la ville. La réhabilitation d'anciennes zones industrielles en de nouveaux espaces de vie, respectueux de l'environnement et innovants, constitue un élément-clé de cette adaptation.

Une friche industrielle représente un espace considérable inoccupé au sein d'une ville. Ces zones où toutes les activités industrielles ont cessé, souffrent majoritairement d'un impact écologique négatif.

Plusieurs aspects entrent en compte : la pollution des sols ou des espaces alentours et la dégradation des installations d'origine. La remise en état de ces sites représente des coûts très élevés pour les collectivités, car il faut dépolluer ces zones.

La modification de l'activité d'une zone entraîne automatiquement de nombreux changements dans la législation qu'il faut prendre en considération : assainissement et étude des sols sont des étapes indispensables pour envisager la construction de logements.

En 2018, c'est l'ancien port de plaisance du Bassin à Flot ainsi que le quartier de Bacalan qui ont été repensés et transformés.

DE BACALAN À BRAZZA

Ancienne zone industrielle navale en lien avec les activités maritimes du port, ce quartier a connu une seconde vie en devenant un lieu très touristique mais également un lieu de vie paisible grâce à la création de plus de 5000 logements. Le pont Chaban-Delmas, à l'architecture extravagante, relie depuis 2013 le quartier de Bacalan et la rive droite. Moins populaire que sa voisine, la rive droite bordelaise a changé de visage ces 10 dernières années.

Son urbanisation tardive a protégé de nombreux espaces verts qui ont beaucoup inspiré les architectes, comme par exemple Youssef Tohmé avec la création du quartier de Brazza. Cette nouvelle zone résidentielle est née sur les fondements de l'usine Soferti qui produisait de l'acide sulfurique, du sulfate d'alumine et d'autres types d'engrais phosphatés destinés à l'agriculture. Une partie de l'usine a été incorporée au projet immobilier de façon à garder une trace des anciennes activités des lieux et donner un cachet particulier. Grâce à la transformation de ce lieu en zone d'habitation, les 53 hectares disponibles ont été transformés en 4500 logements.

UN MÊME LIEU, PLUSIEURS HISTOIRES

En mars 2016 un immense projet de réhabilitation a été approuvé par Bordeaux Métropole, il s'agit de la zone d'aménagement concerté (ZAC) Bastide Niel. Ce projet gigantesque doit être finalisé à l'horizon 2030 et pour cause c'est environ 3400 logements qui vont sortir de terre sur plus de 15 hectares. Il s'agit d'un autre parfait exemple de la résilience urbaine dont fait preuve la ville de Bordeaux.

Il faut remonter en 1852 pour comprendre l'évolution des lieux. A cet endroit a été inaugurée une des premières gares de France, la gare Bastide-Orléans qui connecte alors Bordeaux à Paris. Également ancienne zone militaire, ces grands espaces inoccupés représentaient alors un véritable potentiel.

Un budget colossal a été investi dans la réhabilitation des lieux et son l'aménagement. Les enjeux sont nobles et ambitieux :

“ Conserver la mémoire du lieu, garantir une réelle mixité d'usages et de fonctionnalités urbaines mais aussi réaliser un quartier de centre-ville durable et accessible ”

La réhabilitation de ces anciens lieux industriels est une chance mais également un défi pour les villes. Derrière chaque friche se cache un véritable potentiel à exploiter. Véritable oeuvre de résilience, les grands projets de métamorphose de ces lieux prennent du temps mais sont source de réponse à des enjeux de société.

MANON CHARRIER



Nouveau quartier résidentiel à Bacalan

©M. Charrier



LA RÉSILIENCE, ENTRE ÉTHIQUE ET INJONCTION

Au-delà d'aborder la résilience sous le prisme de la communication, il convient très sûrement de revenir sur la définition-même de ce mot devenu commun. Nadège Soubiale, maîtresse de conférences à l'Institut des Sciences de l'Information et de la Communication (ISIC) et chercheuse sur les thèmes de la vulnérabilité et de la résilience, a accepté de répondre à nos questions.



Nadège Soubiale

© V. Munoz

Les Points sur les i : D'un point de vue théorique, qu'est-ce que la résilience ? Et d'où vient l'usage de cette notion en sciences humaines et sociales, et en communication ?

Nadège Soubiale : Le terme de résilience est apparu en physique des matériaux au début du 20^e siècle pour désigner la capacité des matériaux à revenir à leur état initial suite à des chocs. Le mot a ensuite progressivement fait son entrée à partir des années 1950 en sciences humaines et sociales, notamment en psychologie, où la résilience désigne la capacité des personnes à rebondir et à retrouver un état d'équilibre psychologique suite à des

traumatismes subis, voire à renforcer leur capacité de faire face à l'adversité après certaines épreuves violentes. En géographie et dans les études en développement, on parle de résilience des territoires et des populations pour désigner les processus organisationnels et individuels qui permettent de faire face à des risques environnementaux spécifiques tels que le réchauffement climatique, les incendies ou les inondations. En communication, plus rares sont les travaux qui renvoient explicitement à la notion, exceptés ceux sur la résilience institutionnelle et organisationnelle. La plupart de ces derniers s'inscrivent dans le sillage des travaux de Ulrich Beck (1986) sur la société moderne du risque et les nouveaux enjeux qu'elle soulève en termes de prises en charge individuelle et collective.

LPI : Concrètement, comment cela se traduit dans les organisations du travail ?

N.S. : La dégradation des conditions de travail rend les salariés plus vulnérables. Dans ces conditions, les organisations cherchent à pallier les conséquences délétères de ces transformations en pariant sur la résilience des systèmes et des personnes. Vogus et Sutcliffe (2007) identifient la résilience organisationnelle comme la capacité d'une organisation, des collectifs et individus qui les composent à faire face à des conditions difficiles, et à maintenir un état d'équilibre en dépit des pressions temporelles et des sources d'incidents qu'entraînent les mutations du travail contemporain. Le risque est ici que les organisations du travail sur-responsabilisent les individus, voire les culpabilisent, au détriment d'une prise en charge collective de nouveaux défis organisationnels.

LPI : Existe-t-il des facteurs particuliers qui mènent à la résilience ?

N.S. : S'il s'agit de mobiliser le terme pour chercher à adapter à tout prix des personnes et des organisations à des impératifs économiques et politiques, alors la question est biaisée. S'il s'agit par contre de traiter de résilience sociale et d'interroger les processus organisationnels qui facilitent l'intégration à l'évolution des pratiques sociales d'une époque, c'est différent.

“ Les organisations pallient les conséquences des transformations en pariant sur la résilience ”

LPI : Quel est finalement votre point de vue sur la résilience ?

N.S. : J'adhère au point de vue des chercheurs qui critiquent la résilience lorsqu'elle devient un outil d'injonction à l'adaptation, émanant d'instances de décision internationale ou nationale et que cette injonction pèse sur certaines populations pour les amener à se plier à des impératifs discutables sur les plans politiques, éthiques et scientifiques. Il est alors indispensable que les chercheurs s'emploient à montrer les limites de ces rhétoriques de la résilience, dont l'usage relève davantage dans ce cas de l'utilitarisme politique et économique néolibéral que d'une réelle réflexion scientifique.

LUDIVINE VEILLON

POUR ALLER PLUS LOIN

Passionnés et autres curieux du sujet, nous vous invitons à consulter les références suivantes pour en savoir plus sur le thème de la résilience. Bonne lecture !

Juffé Michel (2013). « La résilience : de quoi, à quoi et pour quoi ? », *Annales des Mines - Responsabilité et environnement*, vol. 4 (n° 72), p. 7-11.

Damome Étienne et Soubiale Nadège. (2019). « Rhétorique de la résilience et stéréotypie du pastoralisme sahélien : des discours onusiens aux contenus journalistiques », *Hermès, La Revue*, vol. 1 (n° 83), p. 186-190.

Quenault Béatrice. (2015). « De Hyogo à Sendai, la résilience comme impératif d'adaptation aux risques de catastrophe : nouvelle valeur universelle ou gouvernement par la catastrophe. », *Développement durable et territoires*, 6(3).

Hall Peter A. and Michele Lamont. (2013). *Social resilience in the neoliberal era*, Cambridge: Cambridge University Press.

Beck Ulrich (1986). *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*. Paris : Flammarion.

Stiegler Barbara. (2019). *Il faut s'adapter. Sur un nouvel impératif politique*. Paris : Gallimard.



IMPRESSION DE CELLULES 3D, TRANSHUMANISME OU PAS ?

Membres bioniques, body-hacking, cobots... Les innovations technologiques offrent la possibilité de réparer voire d'augmenter les hommes.

Partons à la découverte de *Poietis*, la première entreprise française spécialiste de l'impression de tissus 3D.

À LA DÉCOUVERTE DE POIETIS

Alliées de la médecine, les innovations technologiques peuvent permettre aux personnes blessées de remarcher, aux malvoyants de voir pour la première fois. *Poietis*, entreprise installée à Pessac, travaille sur la bio-impression assistée par laser de tissus cellulaires. Elle s'appuie sur le principe de l'addition de couches de l'impression 3D, là où habituellement la matière première est constituée de polymères, elle est ici composée de cellules. Créée en 2014, par le chercheur Fabien Guillemot et le conseiller Bruno Brisson, *Poietis* a obtenu une licence exclusive pour utiliser la technologie de bio impression développée

dans le cadre d'un partenariat entre INSERM (Institut national de la santé et de la recherche médicale) et l'Université de Bordeaux. Les systèmes créés pour la reproduction de tissus durs, ont été modifiés pour répondre au marché. « Nous avons eu beaucoup d'in-

térêt de la part de la dermo-cosmétique », explique Bruno Brisson.

« En effet, en 2013, l'expérimentation animale pour la recherche en cosmétiques a été interdite », poursuit-il. Ainsi, des accords de co-développement ont été créés entre *Poietis* et des sociétés comme *BXF*, *L'Oréal*, ou *Servier*, pour développer des tissus à des fins *in vitro*.

“ *La mission de Poietis est d'amener la technologie en clinique* ”

« La mission de *Poietis* est d'amener la technologie en clinique. On veut dire par là : aller concevoir et produire des tissus bio imprimés implantables qui seront utilisés à des fins de greffes et implantés chez l'homme ».

RÉPARER MAIS PAS AMÉLIORER

Poietis se distingue du transhumanisme dans le sens où la bio-impression veut être utilisée pour de la réparation. Selon Bruno Brisson, l'objectif de *Poietis* est clair, il est « d'améliorer pour retrouver une fonction perdue suite à un accident ou une maladie mais ne pas ajouter des fonctions qui ne sont pas naturelles ou qui dépassent les capacités humaines ». Il ajoute : « Parfois la frontière peut être ténue, est-ce qu'on va réparer ou augmenter, on peut se poser la question ! ».



©Poietis 2019

Bioimprimante NGB-R

Dès le début, les fondateurs se sont fixé des limites en tant que société, et la bio-impression a vocation à être utilisée pour réparer et non améliorer l'humain. « C'est écrit dans nos statuts de société, on parle de réparation », dit le co-fondateur. Néanmoins, il est possible que si cette technologie arrive dans d'autres mains, elle soit utilisée dans des applications non souhaitées au départ. Cela ne peut pas être complètement maîtrisé, mais la société ne confie pas sa technologie à tout un chacun et fait signer des accords pour éviter l'utilisation de la technologie à l'encontre des valeurs de *Poietis*.

Même s'il ne faut pas tout dénigrer, il y a des questions éthiques qui rentrent en jeu sur la perception de ces nouvelles technologies.

JULIE VAURS



©Poietis 2019

Bruno Brisson

DEEPPAKES : LA FACE CACHÉE

Les deepfakes, de quoi parlons-nous ? Ces vidéos altérées à l'aide des technologies de *Machine Learning* sont apparues en 2017 sur la plateforme Reddit. Longtemps restées inconnues du grand public, certaines personnalités politiques ayant fait les frais de cette technologie les ont extirpées des coulisses. Leur fonctionnement, même s'il s'est démocratisé depuis leur apparition, reste encore assez fastidieux et complexe pour qui ne connaît pas les technologies d'intelligence artificielle. Il s'agit de mettre deux algorithmes l'un en face de l'autre et de leur fournir des sources d'images vidéos. Ces algorithmes se chargent alors de créer une imitation vidéo la plus crédible possible et de détecter tous les éléments paraissant faux. Comme pour tout processus de *Machine Learning*, plus la base de données du logiciel et son entraînement sont importants, plus les résultats sont optimisés dans le temps.

En considérant le volume de données vidéos présentes sur Internet, nous pouvons rapidement nous apercevoir que pour quiconque souhaite entraîner son logiciel dans la production de deepfakes, la construction d'une base de données n'est plus un problème.

Ainsi, de nombreuses questions sont soulevées par ce phénomène, notamment sur ses potentielles dérives et la difficulté de sa détection. En effet, sur le plan politique, nous pouvons facilement imaginer les détournements possibles avec toutes les conséquences néfastes que cela pourrait engendrer, de la discréditation d'un candidat au lancement de fausses alertes sécuritaires.

Ces deepfakes remettent alors sur le devant de la scène la problématique de la confiance, déjà en berne, auprès des plateformes numériques telles que *Facebook*, dont le fondateur a lui-même fait les frais cette technologie en juin 2019. Aujourd'hui, une mobilisation

se crée afin de pouvoir mieux détecter ces vidéos. Les GAFAM, dont *Google* et *Facebook* ont ainsi choisi de se lier avec des chercheurs et institutions publiques afin de commencer à collecter de la data. Ce processus leur permettra de commencer leurs recherches et d'éventuellement trouver une méthode de détection fiable.

Ainsi, dans cette période de défiance et de remise en question des superpuissances numériques, cette problématique des deepfakes serait le premier pas en avant pour un rapprochement entre les institutions et ces plateformes. Cette collaboration permettra à long terme d'éradiquer les incertitudes. En attendant, les deepfakes sont un énième rappel pour les consommateurs de vidéos et d'infos, d'aiguiser leur sens critique et de triplement vérifier leurs sources.

MARITXU BONNET



JULIEN DUMERCQ

Isicien un jour, isicien toujours... Il y a quelques années, Julien Dumercq étudiait sur les bancs de la faculté Bordeaux Montaigne. Depuis septembre 2019, les rôles sont inversés, le voilà enseignant ! Une aventure improbable pour ce jeune professionnel.

Julien Dumercq est maître de conférences associé ou professionnel associé (PAST) pour les connaisseurs. L'expression d'apparence complexe signifie plus simplement qu'il occupe un poste professionnel en dehors de la faculté et enseigne le reste du temps.

D'ÉTUDIANT À ENSEIGNANT, LE PARCOURS A UNE CERTAINE LOGIQUE ET UNE LIGNE TRÈS ÉTROITE SÉPARE LES DEUX ITINÉRAIRES...

Ce choix satisfait totalement l'enseignant qui souhaite transmettre à ses étudiants des valeurs et une éthique du travail nécessaires à la sortie de l'université. Pour autant, Julien Dumercq n'aurait jamais pensé enseigner un jour. Cette prise de poste était une aubaine pour lui. Après avoir appris que le poste de son ancienne professeure Valérie Génébès était vacant, le professionnel en communication a décidé de reprendre le flambeau et d'accompagner avec passion les jeunes du master Médiation des sciences.

En dispensant des cours de partenariat et « d'ouverture sur le monde professionnel », il espère faire comprendre à ses étudiants l'importance du réseau et des relations entre professionnels et interlocuteurs. Un moment pivot dans la vie d'étudiant qui peut s'avérer déterminant pour l'avenir professionnel.

ÉTUDE ET PARCOURS PROFESSIONNEL TRACÉ

Avant de rejoindre l'ISIC, Julien Dumercq a effectué une Licence de biologie à l'Université de Bordeaux. Après une première année de Master biologie orientée Écologie des Écosystèmes Continentaux, il rejoint les Isiciens en master 2 en 2011. Que retient-il de sa dernière année à l'ISIC ? « *J'ai eu la chance de faire un stage dans une collectivité territoriale, plus précisément à la mairie de Pessac, au sein de laquelle j'étais chargé de mettre en place une signalétique de communication sur les pratiques environnementales de la collectivité et sur les bénéfices de ces pratiques sur la biodiversité* », indique Julien Dumercq.

Après l'obtention de son master, il est recruté en CDD à la mairie de Pessac afin de poursuivre pendant six mois les dossiers déjà entamés. Suite à cette expérience enrichissante, l'enseignant se tourne vers des projets internationaux alliant communication et sciences. En 2014, il devient chargé de communication du LabEX COTE, le laboratoire d'excellence de l'Université de Bordeaux.

Deux années passent puis il s'occupe de la communication mais aussi du développement d'une association de chercheurs et enseignants en mathématiques, Math.en.JEANS, en France et en Europe.



© N. Desfontaines

Aujourd'hui, Julien Dumercq a un emploi du temps bien chargé. Il accompagne l'organisation de la « Semaine de culture scientifique », un événement organisé par le master Médiation des sciences.

un accompagnement d'experts en communication. « *Les chercheurs n'ont pas ce temps, et nous, on répond à un vrai besoin* ».

À l'avenir, l'enseignant compte bien faire perdurer la bonne réputation du master ainsi que celle de l'ISIC en mettant en avant l'originalité des formations proposées.

“ *Se consacrer corps et âme à la réussite des étudiants et faire du master Médiation des sciences un petit bijou* ”

ISIC, FAMILLE RETROUVÉE

Véritable modèle pour ses étudiants en communication, il souligne souvent l'importance du réseautage. Il affirme en effet que son réseau a grandement impacté sa trajectoire professionnelle.

Ravi de faire partie de cette synergie partagée par ses collègues enseignants, Julien Dumercq apprécie de faire partie d'un groupe fort qui suit « *les mêmes règles, la même voie et les mêmes objectifs* ».

Ayant pris très tôt ses marques dans un environnement d'ores et déjà familier, son expertise de professionnel en communication et son statut d'ex-étudiant lui permettent de délivrer les meilleurs conseils.

Il est vrai que la communication est beaucoup plus facilitée entre étudiants et professeur, Julien Dumercq comprenant leurs espoirs et leurs attentes. De quoi permettre aux étudiants du master de piloter des projets avec stratégie et résilience.

NAOMIE DESFONTAINES

Entre ses cours et son emploi du temps de professionnel associé à l'IVES (International Viticulture and Energy Society, une association d'instituts de recherches sur la viticulture et l'œnologie dont l'Institut de la Vigne et du Vin fait partie), Julien Dumercq se consacre corps et âme à la réussite de ses étudiants.

Il s'agit pour lui de rendre la pareille et de continuer à faire du master Médiation des sciences, un master de qualité, un « *petit bijou* » comme il aime à le dire. Julien Dumercq aime l'idée que ce master réponde à un besoin.

Si les chercheurs sont aujourd'hui qualifiés dans leur domaine, il leur faut tout de même



© C. Cazeaux-Corp

DOLORÈS MAGE

Depuis septembre 2019, Dolorès Mage occupe le poste de responsable du Bureau des Licences de l'UFR STC. Elle nous dévoile aujourd'hui les multiples facettes de son métier.

chaque étudiant ait accès aux informations relatives à sa scolarité : emploi du temps, planning d'examens, etc.

INTERACTION CONSTANTE

Le poste de responsable de bureau est le lien entre les enseignants, les étudiants, le règlement universitaire, et parfois même le Ministère. Dolorès Mage doit veiller à ce que ces entités soient respectées et entendues. Elle doit être à leur écoute pour proposer des solutions qui les satisfassent au mieux. Pour elle, cette variété d'interlocuteurs crée une richesse dans les relations. C'est d'ailleurs ce qu'elle préfère dans son métier.

“ Je travaille dans l'Éducation Nationale pour participer à améliorer le système d'éducation français ! ”

Malgré des sollicitations constantes qui peuvent engendrer un certain stress, les journées ne sont jamais les mêmes et c'est aussi ce qu'elle recherchait. Tantôt elle apprend la mise en place d'un nouveau règlement dont elle n'avait pas connaissance la veille et qu'il faut mettre en application le plus rapide-

ment possible, tantôt elle doit trouver des solutions pour un élève qui ne peut pas suivre les cours pour telle ou telle raison. Elle précise aussi que chaque décision doit prendre en compte les contraintes mentionnées dans le règlement.

QUALITÉS PRINCIPALES

Avec 1 057 étudiants inscrits cette année dans trois départements différents, Dolorès Mage et son équipe doivent faire preuve d'une bonne capacité d'adaptation pour répondre aux sollicitations de chacun, que ce soient les étudiants, les enseignants, leurs supérieurs hiérarchiques ou d'autres services de l'université. Ce poste demande aussi un bon sens de l'organisation, surtout lors de périodes plus soutenues. Le mois de septembre est une période intense avec l'inscription des étudiants. En décembre, il y a aussi la préparation des examens durant laquelle l'équipe de gestionnaires travaille avec le service des examens de la scolarité notamment.

Mais pour Dolorès Mage, la principale qualité à avoir pour ce poste, c'est la conciliation. Et même si cette qualité se travaille, la part d'inné est non négligeable !

Ses conseils à ceux qui souhaiteraient exercer le métier de responsable de bureau au sein d'une université : aimer le contact avec les gens, aimer l'univers de l'Éducation nationale et de l'université, et pouvoir encadrer car « tout le monde n'a pas l'âme d'un leader ! ».

CYNDIE CAZEAUX-CORP

Après avoir obtenu un BTS Commerce International, Dolorès Mage a été assistante commerciale dans une société de travail temporaire, mais également secrétaire médicale. Aujourd'hui responsable de bureau au sein de l'UFR STC de l'Université Bordeaux Montaigne, son parcours atypique fait d'elle une professionnelle polyvalente et accomplie.

MISSIONS ADMINISTRATIVES

En tant que responsable administrative, Dolorès Mage encadre une équipe de trois gestionnaires. Son rôle est de les manager, de les soutenir et de les aider à organiser le travail du Bureau des Licences de l'UFR. Elle a également une casquette administrative car elle répond aux demandes de ses supérieurs et du ministère en s'assurant du bon fonctionnement du logiciel qui est son outil principal de travail et celui de ses collègues. Dans ce logiciel source, elle vérifie que les informations sont bonnes et à jour pour que

MAEVA AKPWEH

Au cœur du fonctionnement universitaire, le Bureau des Licences info-com s'occupe de toute la gestion administrative des licences. À la fois polyvalente et disponible, rencontre avec Maeva Akpweh, gestionnaire administrative depuis septembre 2019 au bureau G112.

Les Points sur les I : En quoi consiste votre métier ?

Maeva Akpweh : Je suis gestionnaire administrative au Bureau des Licences info-com. Nous gérons les emplois du temps, les examens, les contrôles continus, les inscriptions pédagogiques et les stages. Nous sommes le pont entre l'équipe pédagogique et les étudiants. Nous nous occupons beaucoup des demandes individuelles des étudiants liées à leur scolarité et des besoins des enseignants.

LPI : Quelles sont les compétences et les qualités requises pour exercer votre fonction ?

M.A : Je pense qu'il faut avoir le sens du relationnel ! C'est très important car on s'adresse tout le temps à des étudiants ou à des enseignants. On doit aussi trouver des solutions à des problèmes et savoir emprunter des chemins qui ne sont pas forcément évidents. L'organisation est également un point important parce qu'on peut vite être débordé.

LPI : Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans votre métier ?

M.A : C'est le contact avec les étudiants ! Les étudiants arrivent avec une certaine problématique et on doit trouver une solution. Nous sommes tout le temps en lien avec les étudiants. Mais c'est vrai qu'aujourd'hui on perd de plus en plus le contact car on communique davantage par mails. C'est toujours plus simple d'écrire un mail ou de prendre le téléphone plutôt que de venir ici...

LPI : Et le plus difficile ... ?

M.A : Le plus compliqué, c'est finalement de gérer toutes les demandes individuelles. Car les étudiants arrivent en pensant (et on fait tous ça, moi la première quand j'étais étudiante) qu'ils sont l'exception. Il faut donc savoir expliquer qu'il y a des choses qui sont infaisables, car si on fait les choses pour un, il faut le faire pour tous. Ce n'est pas possible. Mais finalement, c'est aussi ça le boulot ! Et c'est ce qui est intéressant.

LPI : Des projets pour l'avenir ?

M.A : Oui, pour l'instant, je suis un peu en transition, ce n'est pas le métier que je vise. Mon contrat n'est que d'un an. Mais c'est un bon compromis qui me permet de développer des projets et en même temps de faire un métier où il y a de l'interaction sociale. Par la suite, j'aimerais bien développer des projets culturels, à l'international notamment.

VIRGINIE VIZET



© V. Vizet



ART ET COMMUNICATION, DES LIENS NATURELS

L'art contemporain et la communication peuvent être perçus comme deux univers contradictoires. Une relation existe-t-elle entre ces champs d'études ? Rencontre avec Cécile Croce, directrice adjointe du MICA et enseignante chercheuse en théories et en pratiques artistiques. Elle nous livre son regard sur les liens possibles entre art et communication.

Les Points sur les I : L'art et la communication sont-ils étroitement liés ?

Cécile Croce : À première vue, nous sommes dans deux univers différents, voire incompatibles. Le philosophe Gilles Deleuze indique que la communication a pour fonction de transmettre et de diffuser des informations. Ces informations sont des mots d'ordre que nous sommes censés croire et auxquels nous devons obéir. C'est en considérant l'art comme un acte de résistance que l'art a à voir avec notre monde d'information et de communication.

L'esthétique a ouvert ses modes d'approche à d'autres disciplines comme la psychologie, la psychanalyse, l'histoire de l'art, la sémiologie ou encore les sciences de la communication... Désormais, nous parlons des sciences de l'art. L'œuvre permet de restituer le monde dans lequel nous vivons et auquel nous sommes aveugles, désormais dépendant de l'ère numérique. Le numérique nous oblige à reconsidérer la communication par les sciences de la communication. Ainsi, l'œuvre d'art va rendre sensible quelque chose de ce monde en mutation qui fait bouger nos représentations psychiques.

LPI : L'art est-il une prise de recul nécessaire sur ce monde ?

C.C. : L'action artistique nous permet de prendre une distance par rapport au monde, tout en gardant la possibilité d'un certain engagement.

Cette distance est souvent de l'ordre de l'humour : savoir rire de soi, pour l'art, c'est aussi savoir rire de nous. Prenons l'exemple de la question de l'intime, elle est reposée par les sciences de la communication interrogeant nos systèmes relationnels, communicationnels, nos rapports aux nouveaux médias, etc. La création artistique va permettre de penser ces systèmes et d'en avoir un regard de biais.

LPI : En quoi la psychanalyse peut-elle trouver sa place entre l'art et la communication ?

C.C. : Le numérique n'apporte pas seulement des moyens techniques. Il amène aussi une autre façon d'appréhender le monde. L'Homme est très plastique, il s'adapte beaucoup. D'une certaine manière, il prend la forme des technologies qu'il utilise. J'ai mené une conférence sur la série télévisée Black Mirror. Cette œuvre interroge les conséquences inattendues que pourraient avoir les nouvelles technologies ; comment ces dernières influent sur la nature humaine de ses utilisateurs et inversement. À travers l'esthétique de ces épisodes, nous pouvons décrypter le fantasme humain de tout voir, tout contrôler, qui pose question sur notre réalité psychique. Voilà un exemple de ce que la psychanalyse peut avoir à faire avec l'art et avec la communication. Cela permet de prendre à contre-pied les propos de Gilles Deleuze. L'art est un acte de résistance par rapport à notre monde de communication et d'information, mais il permet aussi de faire penser et bouger ce monde, de créer une nouvelle esthétique.

LPI : Quelle est votre actualité de recherche ?

C.C. : Avec Marie-Laure Desjardins, nous avons réalisé une nouvelle revue numérique intitulée Art Science et Technologie, Actualités Scientifiques de l'Art (ASTASA). Le premier numéro est sorti en janvier 2020. ASTASA propose de façon ouverte et gratuite des articles publiés par des chercheurs de différentes disciplines sur la question des rapports entre art, science et technologie. Elle soulève des questions qui nous semblent essentielles pour ces nouveaux enjeux à la fois de l'art et de la communication. Souvent, l'art se positionne aux frontières de son champ, empiétant sur ceux de la science ou de la communication et de l'information. C'est le souci commun des chercheurs que de comprendre notre monde actuel associé aux enjeux des humanités digitales avec le regard de l'art sur ces derniers.

MILAN GUILLOU

VULGARISEZ, C'EST GAGNÉ !

Adapté d'un concept australien, « Ma thèse en 180 secondes » invite depuis 2012 les doctorants francophones à monter sur scène pour présenter leur projet de recherche. Loin d'une classique soutenance, l'exercice fait flirter le stand-up avec les sciences.

180 secondes, top chrono ! Trois minutes, c'est moins de temps qu'il n'en faut pour lire l'introduction de leur thèse. C'est aussi tout ce dont les doctorants disposent pour convaincre le jury et le public. Chaque année, ils sont de plus en plus nombreux à relever le défi de rendre leurs travaux de recherche accessibles à un public profane et diversifié. Exit le jargon scientifique, il s'agit ici de simplifier le raisonnement à l'extrême.

Laurène Beccucci, doctorante au MICA, a été séduite à l'idée de faire face à sa propre recherche. En 2019, elle a choisi de confronter sa thèse à l'exercice de la vulgarisation, d'une part pour éclairer les zones de flou de

son travail, mais surtout pour sonder les réactions des publics et pressentir les demandes sociales en lien avec sa thèse. Selon elle, il s'agit avant tout de « créer du lien entre la recherche et la réalité des gens ».

UN EXERCICE DE HAUTE VOLTIGE

L'entraînement est le maître mot pour les participants qui se lancent dans l'aventure. Laurène se remémore avec plaisir : « C'était une incroyable expérience humaine ! Pendant des semaines, tu t'entraînes, tu répètes et tu rencontres d'autres doctorants. J'ai pu découvrir le monde des concours universitaires, et voir que je n'étais pas toute seule ».

Accompagnés dans la préparation de leur pitch par une équipe de formateurs chevronnés, les doctorants pratiquent l'art de la rhétorique pour devenir des orateurs hors pairs, capables de convaincre le jury en quelques minutes. Au-delà de la compétition, Laurène souligne l'importance de la vulgarisation scientifique pour se positionner en tant qu'expert, offrir une visibilité à sa recherche et interpeller d'autres instances qui pourront bénéficier ou contribuer aux avancées scientifiques. Il s'agit certes d'un challenge, mais il ne faut pas perdre de vue l'objectif de renforcer le dialogue entre science et société.

CLAIRE DORLAND

Cécile Croce
Laurène Beccucci



DOUBLE LICENCE, DOUBLE DIPLÔME !

Proposée en trois langues depuis 2016, la licence bi-disciplinaire info-com fête sa première promotion diplômée en allemand et espagnol. Rencontre avec Laurent Lagorce, responsable de la licence.

Née en 2011 pour l'anglais, étendue à l'espagnol et l'allemand en 2016, la licence info-com bi-disciplinaire séduit pas moins de 80 étudiants en L1.



©V.Munoz

Laurent Lagorce

UNE LICENCE RICHE EN APPRENTISSAGES...

Son parti-pris ? Un équilibre entre les matières, où langue, grammaire, civilisation de LLCER sont adroitement mêlées à l'information et la communication. « *La littérature pure peut ainsi se teinter d'une coloration communicationnelle, avec des enseignants intégrant leurs recherches sur le cinéma, comme le cours de culture de l'image* », affirme Laurent Lagorce. Cette organisation a pourtant pu rebouter les étudiants au début de la licence, surpris de voir cet aspect littéraire à leur programme au lieu d'un anglais communicationnel, mais qui fait aujourd'hui l'unanimité. L'ensemble de ces enseignements mène à un emploi du temps riche et fourni, permettant aux étudiants d'être « *nourris à la hauteur de leurs attentes* » confie Laurent Lagorce, tout en ayant « *une palette de possibilité plus étendue que leurs camarades du parcours général* ».

ET ENRICHISANTE CULTURELLEMENT

La double spécialisation de la licence prépare surtout les étudiants à l'international. En plus des langues, elle permet une ouverture culturelle sur le pays, transmise par la civilisation. Elle « *amène les étudiants à parler et à penser comme les natifs des pays* » indique Laurent Lagorce. C'est un avantage pour les jeunes, de plus en plus nombreux à être attirés par l'expérience Erasmus ou le stage à l'étranger, avec un choix

de destinations qui ne cesse de varier : Canada, Inde, Argentine, Chypre, Suède, Pays-Bas...

Pour ceux qui le souhaitent, c'est l'opportunité de s'essayer à la vie à l'étranger, tant personnelle, culturelle et professionnelle, et d'ainsi enrichir son bagage. C'est aussi un moyen de commencer la construction de leur projet professionnel, qui s'enrichira « *au fur et à mesure que les étudiants avancent et créent leur parcours* », selon Laurent Lagorce. En communication, les métiers et carrières en constante évolution offrent aux étudiants « *la possibilité de se créer son poste, sa carrière* » insiste le responsable, avant d'ajouter que « *rien n'est prédéfini et tout est évolutif* ». Un atout pour les jeunes ayant suivi la licence bi-disciplinaire, qui leur offre les cartes pour ces activités et ces profils, de manière indirecte et adaptable à leur désir.

La licence, accessible sur dossier, est un enrichissement tant par la diversité des profils que des enseignements, mais se démarque surtout par son ouverture culturelle. Les deux diplômes obtenus à la clé de ces trois années d'apprentissage permettent aux étudiants de se démarquer, et de poursuivre leur parcours en master ou à l'étranger.

VANESSA MUNOZ

QUAND ÉTUDIER RIME AVEC VOYAGER

Cette année encore, l'ISIC accueille des étudiants étrangers curieux de découvrir un nouvel enseignement tout en vivant une véritable aventure humaine. D'autres Isiciens prennent le large pour faire le stage dont ils ont toujours rêvé.



©S.Machkor

FRANCE

Sarah Machkor

Quelques mois après leur arrivée en licence, Lluís et Verena, étudiants Erasmus, reviennent sur leur expérience. Tout comme Sarah, qui a réalisé son stage de fin d'études à l'Organisation des Nations Unies.

EXPÉRIENCE ÉPANOUISSANTE

Lluís Bassa, étudiant en journalisme à l'Université Pompeu Fabra de Barcelone a intégré la Licence 3 Information Communication pour perfectionner son français et gagner en indépendance. Bordeaux répond à ses attentes, tant pour la vie étudiante que culturelle. Dans cette formation, Lluís apprécie les projets concrets, notamment l'organisation d'une exposition photo pour fêter les cinq ans de collaboration entre l'ISIC et l'ISICA de Lomé. Pour l'étudiant, l'expérience Erasmus est très enrichissante. Lluís conseille « *de se rendre à des conférences, rencontrer des étudiants et prendre le temps pour découvrir la ville* ».

Verena Fischer arrive tout droit de l'Université Otto-Friedrich à Bamberg, en Allemagne. Sur les conseils de ses camarades en Bavière, elle décide d'intégrer la Licence 1 Langues et Civilisations dans le but de devenir professeur d'anglais et de français. Pour Verena, si étudier un semestre en France était à refaire, elle n'hésiterait pas une seule seconde : « *Il n'y a rien à perdre, c'est toute une expérience* ».



Lluís Bassa et Verena Fischer

©A.Grèlety

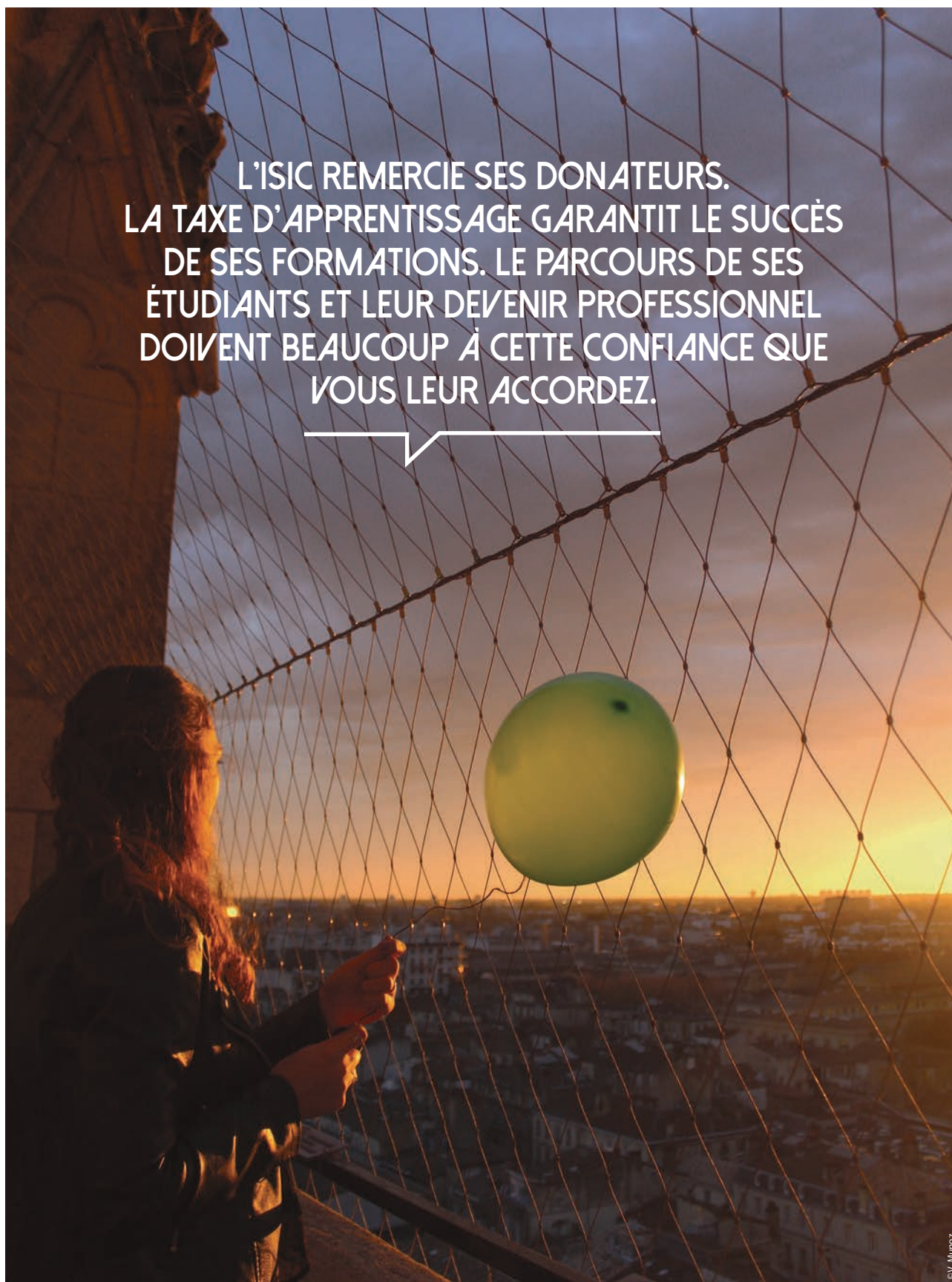
“ Il faut voir grand ”

STAGE RÊVÉ

Quant à Sarah Machkor, elle s'est envolée à New-York en janvier 2019 pour son stage de deuxième année de Master Consulting et Expertise en Communication. En tant que chargée de communication et des relations presse à la mission française de l'ONU, elle s'est vue confier de nombreuses responsabilités : de l'organisation de la première présidence franco-allemande du Conseil de Sécurité, la réalisation de revues de presse pour l'ambassadeur, à la création d'une vidéo pour humaniser la diplomatie. Pour Sarah, ce stage a été une opportunité en or lui permettant de voir « *l'ensemble des pays qui débattent pour promouvoir la paix* » et de « *mettre la communication au service d'une cause* ».

AGATHE GRÈLETY

L'ISIC REMERCIE SES DONATEURS.
LA TAXE D'APPRENTISSAGE GARANTIT LE SUCCÈS
DE SES FORMATIONS. LE PARCOURS DE SES
ÉTUDIANTS ET LEUR DEVENIR PROFESSIONNEL
DOIVENT BEAUCOUP À CETTE CONFIANCE QUE
VOUS LEUR ACCORDEZ.



© V. Munoz